

## L'ÉVOCATION DE LA SHOAH DANS L'ŒUVRE DE NATALIA GINZBURG<sup>1</sup>

Au sein de la littérature italienne, le chef-d'œuvre universel de Primo Levi *Si c'est un homme*, qui représente la Shoah à travers le témoignage direct d'un survivant, occupe une place telle qu'il empêche peut-être de percevoir la présence de ce sujet dans des œuvres plus ténues et plus discrètes<sup>2</sup>. Il nous est apparu que la Shoah, bien qu'elle ne semble pas un thème majeur de l'œuvre de Natalia Ginzburg, en constitue en réalité un enjeu fondamental, qui se présente comme une béance du texte discrètement signalée par des indices infimes. Il en va ainsi, soit que la Shoah désigne

---

<sup>1</sup> Sauf indication contraire, tous les ouvrages de Natalia Ginzburg sont cités ici d'après l'édition des *Opere*, Milan, Mondadori (I Meridiani), vol. I, 1986 et vol. II, 1987. Le titre de chaque ouvrage sera suivi du numéro du volume en chiffres romains, puis du numéro de page en chiffres arabes.

<sup>2</sup> Dans un texte consacré à la littérature de la Shoah en Italie, Domenico Scarpa rappelle la place prépondérante occupée par Primo Levi et confère une place extrêmement marginale à Natalia Ginzburg. Il ne fait allusion qu'à l'utilisation de l'idiotelecte familial dans l'œuvre principale. Voir Domenico Scarpa, « Letteratura in Italia », dans Walter Vaqueur (dir.), *Dizionario dell'olocausto*, édition italienne sous la dir. d'Alberto Cavaglion, Turin, Einaudi, 2005, p. 438-442. À ce propos, nous ne partageons pas non plus l'avis de l'historien anglais Stuart Hughes selon lequel la persécution occupe une place accessoire dans l'œuvre de Ginzburg. « [...] nel suo caso, la paura e l'orrore attraverso i quali era passata figurano nei suoi scritti in modo del tutto accessorio » (Henry Stuart Hughes, *Prigionieri della speranza, Alla ricerca dell'identità ebraica nella letteratura italiana contemporanea*, Bologne, Il Mulino, 1983, p. 102).

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

l'extermination systématique des Juifs d'Europe perpétrée par les nazis pendant la Deuxième Guerre mondiale, soit qu'elle désigne aussi dans le contexte italien, comme le considèrent certains historiens, la radicalisation de la persécution après la promulgation des lois raciales de 1938.

Traditionnellement, la réception de cette œuvre ne retient que le témoignage du milieu antifasciste turinois que constituent *Les Mots de la tribu*<sup>3</sup> et tend à oublier que la famille Levi était persécutée en tant que juive et non seulement en tant qu'opposante au régime<sup>4</sup>. Or, une lecture attentive qui tiendrait compte de l'ensemble de la production permet de cerner la place centrale occupée par l'évocation de la Shoah. En effet, les textes présentent, au niveau de la signification, des détails en apparence discordance avec la fluidité du discours qui sont autant d'embûches se signalant comme des indices à interpréter afin qu'ils puissent exprimer leur signification cachée et permettre une relecture éclairée de l'œuvre dans son ensemble<sup>5</sup>.

Par ses choix stylistiques et par sa mise en récit des événements, Ginzburg est parvenue à dissimuler l'importance que revêt dans son existence la persécution tout en l'inscrivant dans son œuvre et en la laissant émerger par là même comme l'un de ses secrets majeurs<sup>6</sup>. Les principaux

<sup>3</sup> *Lessico familiare* a été publié pour la première fois par Einaudi en 1963. Nous citons la traduction française : Natalia Ginzburg, *Les Mots de la tribu*, trad. Michèle Causse, Paris, Grasset (Les cahiers rouges), 1966.

<sup>4</sup> De cela est responsable évidemment la romancière elle-même. Voici une analyse perspicace de Cesare Garboli au sujet des *Mots de la tribu* : « La diversità ebraica non esiste, o se esiste è volutamente dimenticata, rimossa e confinata in secondo piano fino a non farsi più né vedere né udire. [...] L'ebraismo della famiglia Levi non viene mai negato, ma è un fatto accessorio, dichiarato solo quando è strettamente necessario. La famiglia Levi è una famiglia italiana come tutte le altre. È un altro dei misteri del *Lessico*. Come può una famiglia ebrea e antifascista, negli anni Trenta e Quaranta, durante le leggi razziali, durante la persecuzione, nel terrore quotidiano e nella quasi certezza della dispersione e dello sterminio, essere una famiglia italiana come tutte le altre ? La Ginzburg è riuscita non si sa come a rendere credibile questo fenomeno » (Cesare Garboli, « Introduzione », dans Natalia Ginzburg, *Lessico familiare*, Turin, Einaudi, 1999, p. XII-XIII).

<sup>5</sup> Il nous est apparu que seule l'attention au microscopique pouvait permettre d'accéder à la signification de textes écrits de manière codée ; la seule méthode de lecture opératoire ne pouvait s'inspirer que d'une approche spitzérienne attentive aux variations et aux écarts minimes telle que celle prônée dans le domaine historique par Carlo Ginzburg dans *Miti, emblemi, spie, Morfologia e storia*, Turin, Einaudi, 1986.

<sup>6</sup> Le livre de l'italianiste anglais Robert Gordon paru en 2013 parle à juste titre, mais sans approfondir la question, de « Olocausto dislocato » pour la représentation de la Shoah dans *Les Mots de la tribu*. « [...] *Lessico familiare* di Natalia Ginzburg, opera che, pur non

procédés permettant d'atteindre un effet que l'on pourrait qualifier d'antitragique consistent dans le recours continu à l'ironie permettant la mise à distance et à l'humour produisant la banalisation de ce qui est dit, ainsi que dans le fréquent recours à des allusions pouvant être perçues à la fois, à un premier niveau, comme des euphémismes tendant à réduire l'effet de ce qui est dit et, à un deuxième niveau, comme des litotes, envoyant au contraire des signaux destinés à être amplifiés. La minimisation de l'événement tragique est également assurée par une focalisation interne et le refus du point de vue omniscient. La généralisation du propos peut aussi contribuer à mettre à distance et à évoquer allusivement la Shoah. L'incipit du « Fils de l'homme », article rédigé en 1946, exprime, par la voie de la généralisation, le traumatisme : « Celui d'entre nous qui a été persécuté ne retrouvera plus jamais la paix. [...] Une fois subie, l'expérience du malheur ne s'oublie plus<sup>7</sup>. » La Shoah dans l'œuvre de Ginzburg correspond effectivement à la catastrophe, selon son acception étymologique de cataclysme et d'anéantissement.

Nous constaterons dans un premier moment comment une lecture peu approfondie des deux romans les plus ouvertement ancrés dans l'histoire que sont *Les Mots de la tribu* et *Tous nos hiers*<sup>8</sup> tendrait – grâce à une stratégie délibérée de l'auteur – à y faire percevoir la Shoah de manière très atténuée. Dans un second moment, nous mettrons en lumière la face cachée des textes que des indices ponctuels ont permis de relever : nous mettrons en évidence avec quelle précision souterraine est évoquée – de manière disséminée dans l'œuvre au-delà même des deux romans ci-dessus évoqués – la persécution en Italie, mais également le génocide perpétré dans les camps d'extermination.

---

rientrando strettamente nella letteratura dell'Olocausto, evocava nondimeno l'ambiente dell'intelligenza ebraica antifascista torinese. Nel personaggio smorzato, ma incisivo del marito Leone Ginzburg, torturato e assassinato dai nazisti, o in quelli dei fratelli sprovveduti ma animati da rigorosi principi, Natalia Ginzburg creò delle iconiche figure di ebrei antifascisti vittime ed eroi, figure agenti in una sorta di Olocausto dislocato » (Robert S. C. Gordon, *Scolpitelo nei cuori, L'Olocausto nella cultura italiana (1944-2010)*, Turin, Bollati Boringhieri, 2013, p. 90).

<sup>7</sup> « Chi di noi è stato perseguitato non ritroverà mai più la pace. [...] Una volta sofferta, l'esperienza del male non si dimentica più » (« Il figlio dell'uomo », dans *Le piccole virtù*, I, p. 835).

<sup>8</sup> *Tous nos hiers* a été publié pour la première fois par Einaudi en 1952. Nous citons la traduction française : Natalia Ginzburg, *Tous nos hiers*, trad. Nathalie Bauer, Paris, Liana Levi, 2004.

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

Dans *Les Mots de la tribu*, Ginzburg passe presque sous silence les camps de concentration, qui ne sont jamais nommés explicitement. Dans ce roman autobiographique – ce texte en fait ne relève pas strictement de l'autobiographie<sup>9</sup> – la déportation est seulement évoquée. Grâce à la focalisation interne, le point de vue par rapport aux événements n'est pas rétrospectif mais contemporain : l'auteur ne livre ainsi que les informations détenues par les personnages. D'où les fréquentes allusions métonymiques à la déportation par la désignation du moyen de transport, train ou camion, qui étaient récurrentes dans les conversations de l'époque. Le départ des exilés juifs de Pizzoli est évoqué par une allusion pouvant être perçue comme un euphémisme : « [...] certains internés furent pris et chargés, menottes aux poignets, sur un camion, ils disparurent dans la poussière de la route. »<sup>10</sup> Par ailleurs, la minimisation est rendue par une distanciation opérée par l'emploi de temps verbaux servant à désigner des faits achevés ou révolus. Les temps employés pour évoquer des épisodes liés à la Shoah sont des temps posant une distance par rapport à l'action rapportée. Dans l'exemple ci-dessus cité nous relevons le passé simple. Dans les autres occurrences où il est fait allusion à la persécution, nous relevons l'usage du passé simple ou du plus-que-parfait, temps de l'apaisement<sup>11</sup>.

Dans *Tous nos hiers*, si les mentions à la Shoah sont quantitativement plus importantes, ainsi que plus précises et plus explicites – les camps y sont ouvertement évoqués –, elles passent pourtant presque

<sup>9</sup> Comme le dit ouvertement l'auteur dans la préface, ce texte maintient le pacte référentiel en revendiquant la véridicité du récit, mais n'est pas centré sur l'histoire de la narratrice. Il s'agit de remémorer l'existence quotidienne du groupe familial et communautaire pendant le fascisme et dans l'après-guerre et non de réactiver les souvenirs du moi dans son intériorité. Ginzburg refuse le référent personnel (voir *Avvertenza, Lessico famigliare*, I, p. 899). L'appartenance stricte des *Mots de la tribu* au genre autobiographique semble dès lors remise en cause dans la mesure où l'autobiographie est, d'après la définition qu'en donne Lejeune : « [Un] récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil (Poétique), 1975, p. 14).

<sup>10</sup> « [...] altri internati vennero presi, ammanettati e caricati su un camion, e scomparvero nella polvere della strada » (*Lessico famigliare*, I, p. 1061).

<sup>11</sup> « I suoi genitori erano stati presi dai tedeschi. Erano stati presi, come tanti sventurati ebrei che non avevano creduto nella persecuzione. [...] qualcuno li aveva denunciati ai tedeschi, e i tedeschi li avevano presi. » (*ibid.*, p. 1076). « [...] e seppero poi che tutti gli ebrei di San Vittore erano stati fatti partire per destinazioni ignote. » (*ibid.*, p. 1077).

inaperçues<sup>12</sup>. Nous relevons également dans ce roman des allusions à la déportation. Cenzo Rena, dans la dernière période de la guerre, pense à :

[...] ces longs trains plombés où les Allemands entassaient des milliers et des milliers de Juifs. [...] Par les internés de Scoturno, il avait entendu parler de ces trains plombés qui avaient emporté des membres de leurs familles et des amis.<sup>13</sup>

Pendant le séjour de Cenzo Rena à l'hôpital, les Juifs internés à Borgo San Costanzo ont été emmenés :

Alors la mère du maréchal-ferrant et Giuseppe racontèrent qu'un camion allemand était venu, un jour, chercher le Turc, les trois petites vieilles et Franz. Franz avait sauté dans le potager et des paysans l'avaient caché. Le Turc, en revanche, n'avait pas eu le temps de filer, il avait aidé les petites vieilles à monter dans le camion, il avait enfoncé son chapeau sur la tête et il y était monté à son tour. [...] Le camion avait démarré et on n'avait plus entendu parler d'eux.<sup>14</sup>

Nous remarquons en outre des allusions à l'extermination elle-même :

---

<sup>12</sup> Le texte mentionne notamment les internements de juifs étrangers menés par le régime fasciste, à travers l'évocation de la présence de juifs de Belgrade internés dans le village de Scoturno près de Borgo San Costanzo : « [...] avevano fatto un lungo viaggio ed erano stati anche in prigione e adesso avevano solo voglia di un piatto d'insalata con le cipolle » (*Tutti i nostri ieri*, I, p. 459). Ce passage incongru est typique de l'approche ginzburgienne de la tragédie historique. Le rapport antithétique entre le « aussi » et le « seulement » met en valeur la disproportion entre la gravité de ce qui a été vécu et le besoin minime ressenti par les persécutés.

<sup>13</sup> « [...] quei lunghi treni piombati dove i tedeschi mettevano migliaia e migliaia di ebrei [...] aveva sentito parlare di quei treni piombati dagli internati di Scoturno, che sapevano di loro parenti e amici perduti su quei treni » (*ibid.*, p. 496).

<sup>14</sup> « E allora la madre del maniscalco e Giuseppe raccontarono insieme che era venuto un giorno un camion tedesco a pigliarsi il turco e le tre vecchie, e cercavano anche di Franz ma Franz era saltato dalla finestra nell'orto e l'avevano nascosto dei contadini, invece il turco non aveva fatto in tempo a scappare, e aveva aiutato le vecchie a salire sul camion e poi si era messo in testa il cappello e era salito anche lui. [...] E il camion era partito e non se n'era saputo più niente » (*ibid.*, p. 524-525). Quelques pages plus loin, nous relevons une nouvelle allusion aux camions : « [...] e ogni giorno dai cortili delle prigioni partivano dei camion per la Germania » (*ibid.*, p. 533).

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

Il [il s'agit de Cenzo Rena] disait qu'ils auraient dû penser à cacher le Turc et les petites vieilles : c'étaient des Juifs, et tout le monde savait ce que les Allemands faisaient aux Juifs<sup>15</sup>.

Pourtant, les allusions aux camps de concentration dans ce roman ne permettent pas de percevoir la monstruosité de ce qui a pu se produire. Si l'auteur parvient à produire cet effet, c'est notamment parce que le point de vue est toujours celui d'un personnage qui perçoit les événements au moment où ils se produisent et qui ne se livre jamais à une analyse rétrospective :

[...] Ippolito s'interrogeait seulement sur le sort de la Pologne, sur l'hiver polonais, avec les maisons écroulées et les Allemands, les Allemands qui amenaient les gens mourir dans les camps ; il disait qu'il perdait toute envie de vivre quand il pensait aux camps, aux Allemands qui éteignaient leurs cigarettes sur le front des prisonniers. Alors Emanuele se demandait ce que les parents de Franz étaient devenus. Danilo déclarait qu'on ne pouvait rien faire pour ceux qui mouraient dans les camps ; on pouvait faire quelque chose, en revanche, pour ses amis qui étaient encore en prison [...].<sup>16</sup>

Les *Lager* sont à nouveau mentionnés dans un passage où la focalisation est endossée par Franz. La pensée obsédante des camps et l'inquiétude pour ses parents constituent un prétexte lui permettant de continuer une vie oisive, et de ne pas travailler :

Il était décidé à repartir de zéro, mais pas maintenant, maintenant la moindre chose l'effrayait. Il ne parvenait pas à détourner sa pensée des Allemands et des camps ; la nuit, il voyait ses parents dans les fosses où l'on brûlait les morts<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> « [Cenzo Rena] Diceva che bisognava pensarci a nasconderli il turco e le vecchie, erano ebrei e chi non lo sapeva cosa facevano i tedeschi agli ebrei » (*ibid.*).

<sup>16</sup> « [...] Ippolito si chiedeva soltanto cosa succedeva in Polonia, cosa poteva essere laggiù l'inverno con le case crollate e coi tedeschi che portavano la gente a morire nei *Lager*, e diceva che gli andava via la voglia di vivere a pensare a quei *Lager*, dove i tedeschi spegnevano le sigarette sulla fronte dei prigionieri. Allora Emanuele si domandava cos'era stato dei genitori di Franz. Ma Danilo diceva che per quelli che morivano nei *Lager* non si poteva far niente, e invece si poteva far qualcosa per i suoi amici che erano ancora in prigione [...] » (*ibid.*, p. 336).

<sup>17</sup> « Era deciso a ricominciare da capo ma solo non adesso, adesso ogni cosa gli metteva spavento, non riusciva a pensare che ai tedeschi e ai *Lager* ; e la notte vedeva i suoi genitori in quelle fosse dove bruciavano i morti » (*ibid.*, p. 369-370).

Malgré l'allusion aux fours crématoires, la monstruosité de ce qui a eu historiquement lieu dans les camps d'extermination n'est pas perceptible. Les camps ne sembleraient exister que dans la pensée d'un homme oisif et vil.

Il est indéniable qu'en lisant le texte de manière superficielle mais attentive, nous relevons des mentions à la Shoah, mais elles paraissent toujours atténuées ou allusives. Le texte ne dessine ces éléments que sous la forme de la retenue et de la suggestion. L'impression générale qui se dégage est celle du voile pudique posé sur la monstruosité. Tout au plus, l'indescriptible se voit suggéré.

Par ailleurs, Natalia Ginzburg tend à aborder le problème de la persécution raciale de manière humoristique afin d'éviter de traiter le problème de manière directe, d'une manière qui ne pourrait que mettre en évidence le caractère tragique de la Shoah. Voici un exemple très évocateur. Le père des deux amies d'adolescence, au début de la campagne raciale, est fier d'arborer les preuves de son intégration institutionnelle :

[...] au début de la campagne raciale il reçut une fiche où il était écrit « signaler les décorations et mérites spéciaux ». Il répondit de la sorte : « j'ai fait partie, en 1911, du club des "rari nantes" et j'ai plongé dans le Pô en plein hiver. » « À l'occasion de certains travaux effectués dans ma maison, l'ingénieur Casella m'a nommé maître maçon. »<sup>18</sup>

Le décalage entre l'excès de valeur attribué par ce personnage à ses exploits et leur insignifiance réelle crée un effet humoristique qui allège en quelque sorte la gravité de ce qui s'annonce, à savoir la campagne raciale. Cependant, cette anecdote peut servir à évoquer la démarche classificatoire opérée par le régime au moment de la promulgation des lois raciales distinguant différentes populations visées par la persécution : les Juifs italiens, les étrangers et, au sein des Italiens, ceux qui se seraient distingués politiquement ou militairement<sup>19</sup>. Entendue de cette manière, l'anecdote

<sup>18</sup> « [...] all'inizio della campagna razziale ricevete un modulo dov'era scritto "segnalare onorificenze e meriti speciali". Rispose così : "Ho fatto parte nel 1915, del club dei "rari nantes", e mi sono tuffato nel Po in pieno inverno. In occasione di certi lavori effettuati in casa mia, l'ingegner Casella mi ha nominato capomastro » (*Lessico familiare*, I, p. 1036).

<sup>19</sup> Voir Michele Sarfatti, *La Shoah in Italia*, Turin, Einaudi, 2005, p. 79-80. Une autre allusion aux classifications élaborées par le régime peut être décelable dans la mention de Ginzburg à sa mixité (selon le décret-loi du 17 novembre 1938, les « mixtes » pouvaient être classifiés comme appartenant à la race aryenne). Natalia Ginzburg est juive par son

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

perd toute légèreté : il s'agit alors pour cet homme de tenter de se prévaloir de titres qui lui permettraient de faire partie d'une catégorie épargnée par la persécution et de jouir de cette manière du traitement de faveur paradoxalement appelé discrimination<sup>20</sup>.

Une fois alertée sur les procédés consistant à dissimuler certains éléments fondamentaux, nous avons pu dégager la dimension souterraine autrement plus grave de cette œuvre discrète. Une lecture attentive du corpus permet de relever non seulement tous les aspects fondamentaux de la persécution raciale sous le fascisme, mais aussi les caractéristiques principales de la vie en camp de concentration.

L'auteur minimise les faits à travers l'*understatement* et se place en décalage par rapport à la gravité de la réalité historique. Mais, avec des signaux stylistiques tels que la litote, elle invite le lecteur à amplifier le propos. Pour ce faire, elle dilue ces signaux dans le texte et le dit le plus souvent brièvement et sans affectation, c'est-à-dire sans suggérer au lecteur qu'elle reste laconique à dessein et qu'elle pourrait en dire davantage. La litote n'est perceptible que par le lecteur capable d'entrevoir toutes les résonances et connotations implicites : elle apparaît sinon comme un euphémisme. La litote, figure consistant à déguiser sa pensée de façon à la faire deviner dans toute sa force, permet à Ginzburg de faire passer le lecteur de l'allusion à la signification. Autrement dit, il s'agit de caractériser une expression de façon à susciter chez le lecteur un sens beaucoup plus fort que n'aurait fait la même idée exprimée en toute simplicité. Cependant, l'intensité de la réception dépend du lecteur et de son niveau de culture. L'auteur présuppose un lecteur capable d'entendre ce surplus qu'on ne dit pas.

Dans *Les Mots de la tribu*, Ginzburg semble minimiser la gravité de la persécution raciale à l'encontre des Juifs en Italie pendant le fascisme. Or, le roman restitue avec vérité, et d'une manière qui correspond aux conclusions des derniers travaux historiques, le rapport qu'entretenaient les Juifs italiens, notamment piémontais, avec le pouvoir fasciste et leur

---

père et vaudoise par sa mère : « [...] eravamo "misti", cioè mezzi ebrei e mezzi cattolici, ma in definitiva né l'una né l'altra cosa : niente » (« Infanzia », dans *Mai devi domandarmi*, II, p. 55). D'un point de vue factuel, après son mariage avec Leone Ginzburg en 1938, elle passe inévitablement du côté des persécutés et de la « race juive ».

<sup>20</sup> Voir l'analyse détaillée de ces distinctions dans Michele Sarfatti, *La Shoah in Italia*, ouvr. cité, p. 84.

situation au sein de la société italienne. *Les Mots de la tribu* (tout en étant centré sur une famille un peu particulière par rapport à la communauté juive piémontaise, d'une part parce qu'elle est athée et d'autre part parce que le père de Natalia était de Trieste et qu'il ne vivait à Turin que pour des motifs professionnels) permet au lecteur attentif de relever les caractéristiques de l'ensemble de cette communauté.

Dans le texte, les personnages ouvertement considérés comme Juifs semblent parfaitement assimilés à la société italienne. Par conséquent, ils sont totalement désemparés et pris au dépourvu lorsqu'ils se trouvent dénoncés. Pendant l'occupation allemande, les parents de Miranda, la belle-sœur de la narratrice, ne prennent aucune précaution tant ils pensent être à l'abri :

Ils avaient été pris comme tous les malheureux Juifs qui n'avaient pas voulu croire à la persécution. Ils se trouvaient à Turin et souffraient beaucoup du froid ; pour fuir le mauvais temps, ils s'en allèrent à Bordighera. Bordighera était une petite localité et tout le monde les connaissait ; quelqu'un les avait dénoncés aux Allemands et les Allemands les avaient emmenés.<sup>21</sup>

En effet, les Juifs piémontais firent preuve de loyauté envers l'État italien, même au début de la campagne raciale et jusqu'à la promulgation des lois raciales en 1938. Ils crurent que leur intégration et leur respectabilité leur assureraient une protection de la part de la population<sup>22</sup>.

Dans *Ebrei senza saperlo*, Alberto Cavaglione montre que, en rendant les Juifs libres et égaux, le Statut de 1848 octroyé par le Royaume de Piémont-Sardaigne engendra une très grande loyauté à l'égard de l'État et qu'il empêcha la communauté juive de percevoir le fascisme autrement que comme un avatar de l'État né sous le *Risorgimento*. Cavaglione met l'accent sur la bonne entente qui a dans l'ensemble caractérisé les rapports entre Juifs italiens et fascisme jusqu'à la veille de la promulgation des lois

---

<sup>21</sup> « Erano stati presi, come tanti sventurati ebrei che non avevano creduto alla persecuzione. Si trovavano a Torino, al freddo ; e se n'erano andati a Bordighera, per non aver più tanto freddo. Bordighera era un luogo piccolo, e tutti li conoscevano ; qualcuno li aveva denunciati ai tedeschi e i tedeschi li avevano presi » (*Lessico famigliare*, I, p. 1076).

<sup>22</sup> Voir Renzo De Felice, *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo*, Turin, Einaudi, 1993, p. 326 : « La stragrande maggioranza degli ebrei italiani fu colta completamente di sorpresa dall'adozione dei primi provvedimenti razziali. »

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

raciales<sup>23</sup>. La tutelle du judaïsme en tant que confession religieuse ne fut remise en question ni avant, ni après 1938. En effet, en 1930 fut pris un décret<sup>24</sup> dont le carcan normatif définit le judaïsme selon l'appartenance ou la non-appartenance à la communauté. Les Juifs ont ainsi été nationalisés avec l'approbation enthousiaste des organisations qui les représentaient<sup>25</sup>. En réalité, les dirigeants de la communauté juive se servaient du régime fasciste pour combattre de manière dirigiste le phénomène de l'assimilation que l'on n'avait pas réussi à endiguer avec des méthodes plus démocratiques. Le décret a donc plusieurs significations : le début de la séparation des Juifs par rapport au reste de la société civile, un laissez-passer pour Mussolini qui put à partir de ce moment se présenter comme le défenseur du culte des Juifs, la fin de tout pluralisme au sein des Juifs croyants avec une suprématie de l'orthodoxie rabbinique<sup>26</sup>. Dans *Les Mots de la tribu*, à travers le personnage du père des deux amies juives de la narratrice, est exprimée ironiquement la confiance et l'aveuglement dont firent preuve certains Juifs croyants et pratiquants à l'égard du régime, et ce même lors de la promulgation des lois raciales<sup>27</sup>.

Ginzburg rend compte du décalage existant entre les Juifs pratiquants, adhérant globalement au régime auquel ils pensent être redevables, et le milieu juif résistant et antifasciste auquel sa famille appartient. Cette opposition n'est toutefois pas si nette, puisque un certain nombre de Juifs athées et socialistes adhèrent au fascisme. Cet aspect apparaît dans l'œuvre à travers l'évocation de figures de Juifs, non pratiquants, qui approuvent le fascisme. Dans le roman autobiographique apparaît clairement, bien qu'allusivement, la compromission avec le régime

<sup>23</sup> Voir Alberto Cavaglion, *Ebrei senza saperlo*, Naples, L'ancora del mediterraneo, 2002, p. 43 et suivantes.

<sup>24</sup> Il s'agit du décret R.D. 1731.

<sup>25</sup> Alberto Cavaglion (*Ebrei senza saperlo*, ouvr. cité, p. 107-108), cite l'article 5 de cette loi : « Cessa di far parte della Comunità chi passa ad un'altra religione o dichiara di non voler più essere considerato israelita agli effetti del presente decreto. » Pour celui qui s'éloigne de la Communauté s'ensuivent des conséquences graves, telles que « perdere il diritto a prestazioni di atti rituali ed alla sepoltura nei cimiteri israelitici. »

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>27</sup> Voir plus haut, note 18.

Giorgio Bassani a beaucoup insisté dans son œuvre sur cet aspect en montrant la myopie de la bourgeoisie juive de Ferrare qui n'a pas su comprendre le phénomène fasciste et qui n'a pas anticipé les conséquences des lois raciales (voir Roberto Cotroneo, *La ferita indicibile*, dans Giorgio Bassani, *Opere*, Milan, Mondadori, 1998, p. XIII).

de plusieurs Juifs assimilés. Être Juif et sympathisant du fascisme ne paraissait pas incompatible jusqu'à la fin des années 30. Une cousine du père de l'héroïne dénommée Margherita était ainsi une amie de Mussolini, sur lequel elle avait même écrit une biographie. Cette cousine, qui est en réalité Margherita Sarfatti, était une ancienne socialiste et c'est par ce biais qu'elle connut Mussolini une dizaine d'années avant qu'il n'accède au pouvoir et codirigea avec lui la revue *Gerarchia*<sup>28</sup>.

Une autre figure de Juif en rupture avec la tradition religieuse – il s'agit même d'un homme converti au catholicisme – et compromis avec le régime qui apparaît dans le roman est celle de Pitigrilli. De son vrai nom Dino Segre, Pitigrilli collaborait avec le fascisme en tant qu'informateur de l'OVRA, la police secrète du régime. Il dénonça et fit arrêter de nombreux opposants, au mois de mars 1934, dont les parents ou amis de membres du groupe *Giustizia e Libertà*<sup>29</sup>. Ses dénonciations ont entraîné l'arrestation et l'emprisonnement de son cousin Sion Segre, de Leone Ginzburg, du père de Natalia Ginzburg, Giuseppe Levi, de son frère Gino Levi et de l'écrivain Carlo Levi. Au mois de mai 1935, à la suite de nouvelles dénonciations de sa part, sont arrêtés d'autres membres de *Giustizia e Libertà*, ainsi que des rédacteurs de la revue *La Cultura*, dont faisaient partie Cesare Pavese et Giulio Einaudi. Or, Pitigrilli apparaît dans le roman autobiographique en tant qu'ami de la famille qui aide la mère à faire parvenir du linge au mari emprisonné<sup>30</sup>. Ainsi, quoique son rôle d'indicateur ne soit pas ouvertement dénoncé, le lecteur averti comprend aisément à partir de la structuration du

<sup>28</sup> Voir *Lessico familiare*, I, p. 999 : « Margherita era una delle tante Margherite e Regine, che facevano parte della parentela di mio padre : ma questa Margherita era famosa, essendo in amicizia con Mussolini » ; p. 1005 : « Si ricominciò a parlare [...] di Margherita. Mio padre però, Margherita non voleva sentirla nominare. – Figurati se vado da Margherita ! Non ci vado ! Non mi sogno neanche ! – Questa Margherita aveva scritto, anni prima, una biografia di Mussolini ; e mio padre il fatto che ci fosse, tra le sue cugine, una biografia di Mussolini, sembrava inaudito. » Margherita Sarfatti (1880-1961) est une intellectuelle juive, journaliste et critique d'art qui eut une longue relation sentimentale avec Mussolini entre 1913 et 1932. D'abord socialiste et proche d'Anna Kuliscioff, elle adhéra ensuite au fascisme en contribuant à la légitimation de Mussolini. Elle écrivit sur lui une biographie, d'abord publiée en 1925 en Angleterre sous le titre *The Life of Benito Mussolini*, puis en Italie en 1926 avec pour titre *Dux*. Elle quitta l'Italie pour la France, puis pour l'Argentine, avant la promulgation des lois raciales. Sa mère était une cousine de Giuseppe Levi, le père de Natalia Ginzburg.

<sup>29</sup> Dino Segre, dit Pitigrilli (1893-1975), écrivit des romans populaires dans l'entre-deux-guerres et fonda la revue *Grandi firme* en 1924, revue supprimée après les lois raciales.

<sup>30</sup> Voir *Lessico familiare*, I, p. 996-997.

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

récit qu'il est lié aux différentes arrestations. La visite de Pitigrilli au domicile familial est enchâssée entre le moment où sont arrêtés Mario Levi<sup>31</sup>, Giuseppe Levi et Gino Levi et le moment où est arrêté un autre frère de Ginzburg, Alberto Levi. En effet, c'est à la suite d'une visite de Pitigrilli au domicile des Levi, suivie d'une promenade avec Alberto Levi, que ce dernier est également arrêté<sup>32</sup>.

Natalia Ginzburg laisse entrevoir la ressemblance entre le comportement des Juifs et celui du reste de la population italienne à l'égard du fascisme. Seule une minorité s'opposa immédiatement au régime. Le microcosme auquel la famille de Ginzburg appartenait, constitué de Juifs résistants et antifascistes, craignait l'évolution du fascisme et sa proximité avec les thèses antisémites du nazisme. Les Juifs italiens se comportaient comme le reste de la population parce qu'ils se sentaient avant tout italiens. Pour preuve, le sionisme était très peu répandu. L'assimilation était telle que, comme le montre Renzo De Felice dans la *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo*, l'opinion publique était dans son immense majorité défavorable aux lois raciales<sup>33</sup>.

Ginzburg ne passe d'ailleurs pas sous silence la différence de traitement que fait la société civile entre les Juifs étrangers et les Juifs italiens. Elle fait intervenir plusieurs figures de Juifs étrangers dans son œuvre. Nous pouvons tout d'abord citer le personnage de Franz, Juif polonais, dans *Tous nos hiers*, qui cache longtemps sa véritable identité de peur d'être repéré. Dans *Les Mots de la tribu*, il est dit que les amies juives de la jeune héroïne s'étaient préparées à une situation incertaine et que les lois raciales ne les avaient pas prises au dépourvu puisqu'elles fréquentaient de jeunes réfugiés juifs étrangers<sup>34</sup>. Par ailleurs, apparaissent dans le roman des figures de Juifs étrangers internés. La différence de traitement à l'égard de la famille Ginzburg et des autres Juifs du village correspond à la réalité

<sup>31</sup> Voir *ibid.*, p. 994-995. Alberto Cavaglion (*Il senso dell'arca. Ebrei senza saperlo : nuove riflessioni*, Naples, L'ancora del mediterraneo, 2006, p. 48) situe l'arrestation de Mario Levi à la date du 11 mars 1934 (il parvint à s'échapper à la frontière italo-suisse de Ponte Tresa). Il s'agit de la première grande vague de dénonciations de Pitigrilli, ainsi évoquée dans le roman : « Sion Segre si trovava ora in carcere a Torino ; e avevano arrestato anche un suo fratello. Avevano arrestato Ginzburg, e molta gente che era stata in rapporti con Mario » (*Lessico familiare*, I, p. 996).

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 999.

<sup>33</sup> Voir Renzo De Felice, *Storia degli ebrei italiani sotto il fascismo*, ouvr. cité, p. 310.

<sup>34</sup> Voir *Lessico familiare*, I, p. 1036 : « Cominciò in Italia la campagna razziale ; ma loro, frequentando quegli ebrei stranieri si erano inconsciamente preparate a un futuro incerto. »

des faits. Selon Alberto Cavaglion, la population ressentait de la pitié pour les Juifs italiens et se montrait au contraire cruellement xénophobe à l'égard des Juifs étrangers<sup>35</sup>. Dans *Les Mots de la tribu* et dans « Hiver aux Abruzzes »<sup>36</sup>, le lecteur perçoit aisément la sympathie et le respect éprouvés par les villageois à l'égard des Ginzburg. Leone, appelé « professore », est sans cesse sollicité pour des conseils en échange desquels il reçoit des dons. La propriétaire de l'hôtel et l'ensemble des villageois aident la narratrice à quitter le village à l'arrivée des Allemands<sup>37</sup>. Au contraire, les internés étrangers évoqués dans l'œuvre, du moins les plus pauvres, sont décrits comme esseulés et finissent par être déportés<sup>38</sup>. Ils sont astreints à un régime spécial et n'ont le droit de marcher que sur la route principale du village<sup>39</sup>. Si Natalia Ginzburg montre donc les différentes situations des Juifs présents sur le territoire italien dans les années 30-40, elle distingue cependant également les différentes phases de la politique italienne de répression des Juifs. Elle désigne de manière allusive, mais précise, dans la mesure où les seules dates qu'elle mentionne dans son œuvre sont le 25 avril et le 8 septembre 1943, la charnière de l'été 43 comme une période de transition entre l'espoir provoqué par la chute de Mussolini et la déception engendrée par l'annonce de l'armistice et le début de l'occupation allemande<sup>40</sup>.

<sup>35</sup> Alberto Cavaglion (*Il senso dell'arca. Ebrei senza saperlo : nuove riflessioni*, ouvr. cité, p. 45) parle de « generica pietà verso gli ebrei di casa nostra, crudele xenofobia contro gli stranieri ».

<sup>36</sup> Voir Natalia Ginzburg, « Inverno in Abruzzo », dans *Le piccole virtù*, I, p. 787-792.

<sup>37</sup> Voir *Lessico familiare*, I, p. 1061 : « Mi venne in aiuto la gente del paese. Si concertarono fra loro e mi aiutarono tutti. »

<sup>38</sup> Voir *ibid.*, p. 1058 : « C'erano gli Amodaj, ricchi commercianti di calze di Belgrado ; un calzolaio di Fiume, un prete di Zara, un dentista ; e due fratelli ebrei tedeschi, l'uno maestro di ballo e l'altro filatelico, chiamati Bernardo e Villi ; e c'era poi una vecchia olandese pazzo, che in paese chiamavano Stinchi Leggeri, perché aveva le caviglie magre ; e ancora tanti altri » ; p. 1061 : « Stinchi Leggeri, come seppi più tardi, era morta di polmonite in un cascinale di contadini. Gli Amodaj, Bernardo e Villi s'erano nascosti ad Aquila. Ma altri internati vennero presi, ammanettati e caricati su un camion, e scomparvero nella polvere della strada. »

<sup>39</sup> Voir *ibid.*, p. 1058 : « L'intero giorno Stinchi Leggeri percorreva la strada avanti e indietro, camminando allucinata e fermandosi a parlare con la gente, alla quale raccontava, alzando al cielo le mani guantate, le sue disgrazie. Tutti gl'internati camminavano, così avanti e indietro, facevano e rifacevano cento volte al giorno lo stesso percorso, perché gli era proibito addentrarsi nella campagna. »

<sup>40</sup> Deux dates figurent dans l'œuvre, sans mention de l'année. Celle du 25 juillet 1943 figure dans *Tous nos hiers* et évoque l'enthousiasme collectif engendré par la chute de Mussolini : voir *Tutti i nostri ieri*, I, p. 515. Cette date figure aussi dans *Les Mots de la*

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

Michele Sarfatti distingue précisément deux périodes, une antérieure à ce moment, caractérisée par les atteintes aux droits, et une postérieure, marquée par les atteintes aux personnes<sup>41</sup>. En effet, comme le souligne Alberto Cavaglion, le passage des atteintes aux droits aux atteintes aux personnes entre 1938 et l'occupation allemande n'a pas été automatique<sup>42</sup>. On ne constate pas immédiatement, après la promulgation des lois raciales, de recrudescence de la violence à l'égard des Juifs. Les Juifs n'éprouvaient pas de peur physique. Jusqu'à l'été 1940 règne même une « normalité surréelle ». D'après de nombreux témoignages, on constate certes un sentiment d'isolement, la tristesse de voir triompher le cynisme, mais pas de peur. Les gens bénéficient des postes laissés vacants, font des affaires en profitant de la faiblesse des Juifs réprouvés. Natalia Ginzburg, évoquant fidèlement l'atmosphère de ces années, dit dans le roman autobiographique qu'au début de la campagne raciale, de nombreux Juifs de son entourage ont quitté le pays. Cette évocation montre que le régime, sans prendre de véritables mesures d'expulsion, incita à l'exode. Elle-même et Leone durent rester parce qu'on leur avait retiré le passeport, mais aussi parce qu'ils ne

---

*tribu* : c'est à ce moment que Leone quitte Pizzoli et part pour Rome alors que Natalia reste seule avec ses enfants (voir *Lessico familiare*, I, p. 1059). La date du 8 septembre figure dans *Les Voix du soir* : c'est à ce moment que Balotta et son épouse doivent fuir (voir *Le voci della sera*, I, p. 678). Le 8 septembre 1943 est l'annonce de l'armistice de l'Italie par le général Badoglio et marque le début de l'occupation allemande. Cette période, entre le 25 juillet et le 8 septembre 1943, a été un moment charnière à la fois pour la persécution des juifs en Italie et dans l'existence de Natalia Ginzburg : elle a marqué un moment d'espoir qui a pris brutalement fin avec l'arrestation à la fin du mois de septembre de Leone Ginzburg par la Gestapo. Après la chute de Mussolini, le 25 juillet 1943, Leone quitta l'exil de Pizzoli pour prendre contact avec le sommet du mouvement du Partito d'Azione et fut directeur du journal du parti *L'Italia libera*. Natalia Ginzburg resta avec ses enfants à Pizzoli jusqu'à l'arrivée des Allemands en septembre, elle quitta ensuite précipitamment le village et rejoignit Leone à Rome.

<sup>41</sup> Voir Michele Sarfatti, *La Shoah in Italia*, ouvr. cité, p. 75.

<sup>42</sup> Alberto Cavaglion, *Il senso dell'arca, Ebrei senza saperlo : nuove riflessioni*, ouvr. cité, p. 45-46.

voulaient pas devenir des apatrides<sup>43</sup>. Le père de Natalia Ginzburg perdit son poste de professeur et partit pour Liège<sup>44</sup>.

Les aspects qui sont davantage minimisés demeurent ceux qui la concernent de plus près, comme l'exil dans les Abruzzes, qui commence dès le début de la guerre et qu'elle situe dans le roman bien après le moment de l'histoire où il s'est effectivement produit<sup>45</sup>. Ce n'est que durant un bref moment que la narratrice des *Mots de la tribu* paraît au cœur de l'événement et du danger. Il s'agit précisément de la période s'écoulant entre l'armistice et son départ pour Rome. Natalia Ginzburg se retrouve seule à Pizzoli avec ses enfants lorsqu'arrivent les troupes allemandes. Après une évocation très générale de l'armistice dans le village, la narratrice laisse transparaître l'angoisse éprouvée au moyen de deux brèves phrases liées par une structure en chiasme et grâce à l'image anxiogène du cheval mort :

*Toujours j'emmenais les enfants dans le pré du cheval mort, et quand passaient les avions, nous nous jetions dans l'herbe. Je rencontrais toujours, sur la route, les autres internés et nous nous interrogeons du regard, en silence, en nous demandant ce que nous allions bien pouvoir faire<sup>46</sup>.*

Mais, hormis ce bref passage, cette période est traitée narrativement d'une façon telle qu'elle perd de sa gravité. Ces deux mois sont évoqués en une

---

<sup>43</sup> Voir *Lessico familiare*, I, p. 1038 : « Al principio della campagna razziale, i Lopez erano partiti per l'Argentina. Tutti gli ebrei che conoscevano partivano, o si preparavano a partire. Nicola, il fratello di Leone era emigrato in America con la moglie. Avevano là uno zio, lo zio Kahn ; un vecchio zio che non avevano mai visto in faccia, perché era partito dalla Russia ragazzo. Leone e io, a volte, parlavamo di andare anche noi "in America, dallo zio Kahn". Ci avevano levato però, a lui e a me, il passaporto. »

<sup>44</sup> Voir *ibid.*, p. 1039 : « Mio padre, anche lui aveva perso la cattedra. Fu invitato a Liegi, a lavorare in un istituto. Partì, e lo accompagnò mia madre. Mia madre rimase in Belgio qualche mese. » Giuseppe Levi a travaillé deux ans en Belgique. Après l'occupation allemande (mai 1940), il dut vivre pendant un an dans la clandestinité, sans pouvoir donner de nouvelles à sa famille demeurée en Italie, jusqu'au moment où il parvint à rentrer en Italie : mais cela n'est évidemment pas dit dans le roman.

<sup>45</sup> Voir *ibid.*, p. 1054 : « [...] eravamo venuti Leone ed io dal confino, dove l'avevano mandato subito dopo ch'era entrata in guerra l'Italia. »

<sup>46</sup> « *Sempre portavo i bambini sul prato del cavallo morto, e quando passavano gli aeroplani ci buttavamo nell'erba. Incontravo sempre, sulla strada gli altri internati, e ci interrogavamo con lo sguardo in silenzio, chiedendoci dove andare e che cosa fare* » (*ibid.*, p. 1060 ; c'est nous qui soulignons).

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

page<sup>47</sup>. Une lettre de Leone la met en garde : elle et les enfants doivent quitter Pizzoli parce que les Allemands ne tarderont pas à les repérer. Mais le danger est incontestablement minimisé. D'une part, l'ironie du sort veut que ce soient justement les Allemands qui l'accompagnent à Rome ; d'autre part, elle est entourée du soutien et de la chaleur des habitants de Pizzoli, qui l'aident en cachant sa véritable identité.

Le véritable changement survient donc avec l'arrivée des Allemands après le 8 septembre 1943. Dans la nouvelle intitulée « Passage d'Allemands à Erra », Ginzburg évoque de manière directe l'arrivée des Allemands : « Le village était pétrifié de terreur. »<sup>48</sup> Effectivement, c'est avec l'occupation allemande que la persécution à l'égard des Juifs devint physique. Néanmoins, l'antisémitisme ne prit jamais l'aspect d'une fureur de masse ; des textes de Ginzburg, il ressort que l'opinion publique et le comportement de la population furent variables face aux Juifs. À Borgo San Costanzo, le village de Cenzo Rena dans *Tous nos hiers*, arrivent des Juifs étrangers, en provenance des grandes agglomérations, qui sont rapidement acceptés par la population locale :

Peu à peu, le Turc et les petites vieilles devinrent des têtes connues du village, les habitants s'étaient habitués à leur présence et avaient tout appris d'eux, ils déclaraient maintenant que les Juifs étaient des gens comme les autres, pourquoi la police n'en voulait-elle plus en ville ? En quoi pouvaient-ils nuire ? Ces Juifs-là étaient pauvres, qui plus est, il fallait les aider. On leur donnait donc un peu de pain ou quelques haricots ; les petites vieilles parcouraient le village en mendiant et rentraient leur tablier plein<sup>49</sup>.

---

<sup>47</sup> Le passage qui condense ces deux mois va de « Poi venne l'armistizio... » jusqu'à « Arrivata a Roma... » (*ibid.*, p. 1060-1061).

<sup>48</sup> « Il paese era impietrito dalla paura. » (*ibid.*, p. 1060). Dans cette nouvelle parue dans la revue *Mercurio*, n° 9, mai 1945, p. 35-41, et jamais republiée, on retrouve le souvenir de l'arrivée des Allemands à Pizzoli : mais elle est présentée dans le récit non autobiographique de manière tragique. La nouvelle écrite peu de temps après les événements présente une structure dynamique. Après une évocation de la panique provoquée par l'occupation allemande au lendemain de l'armistice dans un village des Marches sont narrées les représailles sanglantes de l'occupant en réaction au meurtre d'un soldat par un villageois.

<sup>49</sup> « A poco a poco il turco e le vecchiette diventarono facce del paese, tutti s'erano abituati a vederli e avevano saputo ogni cosa di loro, e adesso tutti dicevano che gli ebrei erano gente come gli altri, chissà perché la questura non li voleva più nelle città, chissà che danno potevano fare. E questi erano anche poveri e bisognava aiutarli, chi poteva gli dava un po' »

Cette solidarité envers les Juifs transparait aussi dans des textes qui ne sont pas historiques. Dans la pièce *Fraise et chantilly* notamment est mentionnée la figure d'une tante de Tosca, la bonne, qui aurait caché des Juifs pendant la guerre<sup>50</sup>. À l'instar des thèses d'Alberto Cavaglioni, Ginzburg montre que, surtout dans le sud de la péninsule, les lois raciales ne réussirent pas à éradiquer une culture de solidarité. Toutefois, la délation est tout aussi présente que la solidarité. Dans *Les Mots de la tribu*, on raconte que les parents de Miranda furent dénoncés dans leur lieu de villégiature sur la côte ligure. Ainsi, plutôt que de minimiser l'hostilité envers les Juifs, Ginzburg dépeint les choses telles qu'elles étaient, à savoir extrêmement variables<sup>51</sup>. Elle rappelle par ailleurs que, lors de la persécution des Juifs, le salut ou la mort ne dépendaient pas de règles absolues mais du hasard, des circonstances temporelles et spatiales dans lesquelles l'individu se trouvait<sup>52</sup>.

Un non-dit semble perdurer dans l'œuvre de Ginzburg : celui de l'horreur du génocide. Or, la mort qui a frappé des milliers de Juifs italiens et plus généralement des millions de Juifs européens dans les camps n'est pas passée sous silence. Les conditions de vie dans les camps ainsi que les tortures subies sont également mentionnées et de manière à peine voilée. Nous relevons dans le corpus un personnage de Juif polonais dont les parents sont morts dans les camps. Il s'agit du docteur Wesser, le mari de Giulia, dans *Au Sagittaire* : « [...] pauvres gens tués durant la guerre, pauvres Juifs que les nazis avaient arrachés de leur lit et emmenés mourir Dieu sait où. »<sup>53</sup> Quelques lignes plus loin, une allusion est faite aux conditions de travail dans les camps :

---

di pane o un po' di fagioli, le vecchiette andavano in giro a chiedere e tornavano col grembiule pieno » (*Tutti i nostri ieri*, I, p. 434).

<sup>50</sup> Voir *Fragola e panna*, I, p. 1288 : « Mia zia ha sempre posto per tutti. Nella guerra, ha nascosto certi ebrei. Le hanno regalato un orologio d'oro. »

<sup>51</sup> Voir Alberto Cavaglioni, *Ebrei senza saperlo*, ouvr. cité, p. 48 : « La documentazione disponibile – se letta con spirito di equanimità – consente di dare una provvisoria conclusione, da enunciarsi con la massima chiarezza : fra il 1938 e il 1945, nei confronti della questione ebraica, gli italiani non mostrarono di essere né buoni né pravi. Furono semplicemente se stessi, con i caratteri e limiti tipici del costume nazionale, così come è venuto conformandosi negli ultimi due secoli e forse anche più. »

<sup>52</sup> Voir Michele Sarfatti, *La Shoah in Italia*, ouvr. cité, p. 58.

<sup>53</sup> « [...] povera gente ammazzata durante la guerra, poveri ebrei che i nazisti avevano strappato dal letto e portato a morire chissà dove » (*Sagittario*, I, p. 591).

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

[...] elle feuilletait pour lui faire plaisir les albums de famille où l'on voyait aussi le père et la mère du docteur, personnes distinguées et influentes, et cela faisait de la peine de penser comment elles étaient mortes, peut-être dans ces camps glacés en cassant des cailloux.<sup>54</sup>

Les moyens de survivre au froid dans les camps sont mentionnés de manière allusive, sans que le contexte des camps soit ouvertement évoqué. D'après les témoignages de déportés qui ont survécu, le moyen principal pour se protéger du froid était de glisser sous les vêtements des chiffons ou du papier<sup>55</sup>. Nous pensons alors qu'il est possible d'interpréter la mention – que nous relevons dans deux textes ginzburgiens différents – de cette technique courante dans l'après-guerre comme une allusion dissimulée à la vie en camp. C'est ainsi que, dans *Les Mots de la tribu*, Olivetti vient chez les Levi demander la main de Paola pour son fils Adriano :

[...] il vint d'Ivrea en motocyclette, avec une casquette à visière et des tas de journaux sur la poitrine : il se tapissait toujours le torse de journaux, quand il faisait de la motocyclette, pour se protéger du vent.<sup>56</sup>

Le père de la famille riche de *Tous nos hiers* a le même comportement curieux :

Le vieux monsieur réclama une grande quantité de journaux et les fourra en plusieurs couches sous son imperméable : selon lui, il n'y avait rien de mieux que les journaux pour se protéger le ventre du froid.<sup>57</sup>

Par ailleurs, Ginzburg traite de manière disséminée de l'exploitation commerciale et industrielle des corps et des effets personnels des Juifs dans

<sup>54</sup> « [...] e sfogliava per compiacerlo gli album di famiglia, dove si vedeva anche il padre e la madre del dottor Wesser, persone distinte e autorevoli, e faceva pena pensare come erano morti, forse in quei gelidi campi mentre spaccavano pietre » (*ibid.*, p. 591-592).

<sup>55</sup> Voir Jules Fainzang, *Mémoire de déportation*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 38 : « Le froid polonais de fin novembre nous avait surpris, et tout ce que nous avons pu trouver comme chiffons ou papiers, nous l'avons glissé sous nos vêtements pour nous protéger. »

<sup>56</sup> « [...] venne da Ivrea in motocicletta, con un berretto a visiera, e con molti giornali sul petto : perché usava tappezzarsi il petto di giornali, quando andava in motocicletta, per il vento » (*Lessico familiare*, I, p. 978).

<sup>57</sup> « Il vecchio signore si fece portare una quantità di giornali e se li ficcò a strati sotto l'impermeabile perché diceva che non c'è niente come i giornali per riparare la pancia dal freddo » (*Tutti i nostri ieri*, I, p. 290).

les camps de concentration. D'après les témoignages, les SS confisquaient vêtements et objets personnels à l'arrivée des Juifs dans les camps, et procédaient ensuite à la tonte des nouveaux arrivants à des fins hygiéniques, mais aussi commerciales. Ces procédures sont mentionnées dans l'œuvre. Nous notons la mention des caleçons de Cenzo Rena, qui « étaient rêches et lui raclaient les fesses »<sup>58</sup>. Un passage d'*Argon* de Primo Levi nous permet de penser qu'il pourrait ne pas s'agir d'une simple mention anecdotique totalement accessoire mais d'une allusion à un usage spécifique<sup>59</sup>. Les châles de prière étaient retirés aux Juifs et transformés en caleçons. Dans *Tous nos hiers*, il est ironiquement fait allusion à l'utilisation des cheveux des Juifs par les SS : les cheveux étaient tissés et servaient à la fabrication de couvertures. Trois petites vieilles juives de Livourne sont confinées à Scoturno où elles vivent grâce à leurs menus travaux de couture effectués au moyen de leurs cheveux : « [...] elles faisaient de si belles reprises qu'elles étaient invisibles, elles les faisaient non pas avec du fil, mais avec leurs cheveux, c'était un usage juif. »<sup>60</sup>

La peur des camps transparait particulièrement à travers le personnage de Franz dans *Tous nos hiers* : « [...] il ne parvenait pas à détourner ses pensées des Allemands et des camps ; la nuit, il voyait ses parents dans les fosses où l'on brûlait les morts. »<sup>61</sup> Dans un premier moment, Franz craignait de devoir travailler. Mais c'est dans un lieu très spécifique et assez étonnant qu'il craint de travailler : une usine de savons. Or, son refus de travailler dans cette usine est mentionné dans une phrase où est également évoquée l'absence de nouvelles de ses parents<sup>62</sup>. À une lecture

<sup>58</sup> « [le mutande] eran ruvide e gli raspavano tutto il sedere » (*ibid.*, p. 322).

<sup>59</sup> « Ricordo qui per inciso che il vilipendio del manto di preghiera è antico come l'antisemitismo : con questi manti, sequestrati ai deportati, le SS facevano confezionare mutande, che venivano poi distribuite agli ebrei prigionieri nei Lager » (Primo Levi, *Argon*, dans *Il sistema periodico*, Turin, Einaudi, 1975, p. 5).

<sup>60</sup> « [...] facevano dei rammendi così ben fatti che non si vedeva niente, rammendavano non col filo mai coi loro capelli, era un uso di ebrei » (*Tutti i nostri ieri*, I, p. 434).

<sup>61</sup> « [...] non riusciva a pensare che ai tedeschi e ai Lager e la notte vedeva i suoi genitori in quelle fosse dove bruciavano i morti » (*ibid.*, p. 369-370).

<sup>62</sup> Voir *ibid.*, p. 369 : « E il povero Franz era sottomesso e triste, sottovoce disse a Emanuele che avrebbe preferito la camera verde perché almeno dalle finestre non si vedeva la fabbrica di sapone, gli dava angoscia pensare alla fabbrica di sapone e avrebbe preferito non lavorarci subito, si sentiva un po' scosso di salute, non aveva saputo più niente dei suoi genitori e ogni notte faceva dei sogni orribili, si svegliava tutto ansante e sudato e Amalia gli faceva delle iniezioni di canfora [...] »

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

superficielle, Ginzburg semble ici mentionner les *Lager* dans un contexte réducteur : la crainte des camps paraît située sur le même plan que celle de la manufacture de savons. Toutefois, il est évident pour celui qui connaît les pratiques concentrationnaires que derrière cette présentation ironique des craintes de Franz se cache une allusion au fait macabre que, pendant la guerre, les Allemands fabriquaient du savon avec les os des morts. L'exploitation industrielle des corps se poursuivait après l'extermination par la récupération des os qui étaient broyés et transformés en engrais ou en savon. La lâcheté et l'angoisse de Franz prennent dès lors une tout autre signification : l'angoisse provoquée par la vue de l'usine de savons ne s'explique pas par sa crainte de devoir travailler mais par la peur que ses parents soient morts et que leurs corps aient été utilisés pour fabriquer des savons. Force est de constater que la romancière évoque de manière allusive des détails concrets de la vie dans les camps qui sont encore plus précis et macabres que ceux dont a témoigné Primo Levi.

En définitive, Ginzburg fait preuve d'une fidélité constante à la vérité de l'histoire. Malgré l'*understatement*, l'écrivain ne tait pas la Shoah. L'*understatement* est un expédient employé pour dire sans pleurer et qui permet de dépasser l'épreuve sans l'oublier pour autant. Dans cette perspective, nous pouvons recourir au concept psychanalytique de résilience. Natalia Ginzburg, auteur victime dont le mari est mort sous la torture nazie en février 1944 dans la prison de Regina Cœli après avoir été arrêté à la fin du mois de septembre 1943, et qui a dû elle-même fuir et se cacher pendant l'occupation nazie dans un couvent romain – événements qui sont tous mentionnés dans son œuvre – a développé une capacité à échapper à la destruction physique : malgré la gravité des faits qu'elle a vécus, elle a développé une capacité à vivre<sup>63</sup>. Si l'on étudie sa biographie on constate que lorsque sa douleur était trop forte, Natalia Ginzburg a choisi de se taire pour ne pas troubler l'harmonie d'un monde renaissant ; plus tard elle a éprouvé le besoin d'écrire un texte qui n'est pas un texte d'oubli mais de résilience<sup>64</sup>. La retenue, voire le déni, qui caractérise *Les Mots de la tribu*

---

<sup>63</sup> Cependant, le désespoir qui a saisi de nombreux Juifs pendant la période de la persécution, avec la vague de suicides qui a suivi, est évoqué à travers le suicide d'Ippolito dans *Tous nos hiers* et de manière plus autobiographique dans la nouvelle *La madre*, I, p. 203-215.

<sup>64</sup> Toute proportion gardée, Primo Levi a, en revanche, ressenti le besoin immédiat de parler. Écrire était une tentative, à travers le témoignage de l'horreur, de se sauver. Or, l'écriture qui voulait revêtir une dimension cathartique, était dans ces conditions répétition

permet de moins souffrir et de ne pas haïr. Elle a présentifié son passé, celui de ses proches, mais au lieu de représenter l'anéantissement, elle l'a seulement suggéré. La résilience nécessite le pardon, c'est ainsi que Ginzburg a écrit un livre de réconciliation et d'absolution, parsemé d'ellipses et de réticences.

Une autre manière d'appréhender la catastrophe et de la rendre supportable consiste à la subsumer sous un archétype familial. Yosef Hayim Yerushalmi montre au sujet du traitement de l'histoire juive au Moyen Âge que les rabbins ignorent les repères chronologiques et tendent à assimiler les événements à des canevas conceptuels présents dans la Bible. Cette habitude d'interpréter les événements les plus terribles grâce à d'anciennes catégories permet de les dessaisir de leur bouleversante spécificité. Nous pourrions dès lors interpréter dans cette perspective l'évocation du Déluge dans *Les Mots de la tribu*. En représentant la catastrophe de la persécution par l'image du Déluge, Natalia Ginzburg réitère le procédé rabbinique qui ramène l'événement particulier au paradigme connu<sup>65</sup>. D'après la Bible, l'eau détruit et entraîne la mort, comme les eaux du Déluge, ces eaux supérieures qui passent par les vannes du ciel que Dieu a ouvertes<sup>66</sup>. Voici l'image de la fureur des eaux qui se trouve dans le célèbre passage des *Mots de la tribu* et dans lequel le lexique familial est comparé aux hiéroglyphes des Égyptiens ou des Assyro-Babyloniens :

Ces phrases sont notre latin même, le vocabulaire de nos jours passés, elles sont comme les hiéroglyphes des Égyptiens ou des Assyro-Babyloniens, le témoignage d'un noyau vital qui a cessé d'être mais survit dans ses textes, sauvés de la fureur des eaux et de la corrosion du temps.<sup>67</sup>

---

traumatique. *Si c'est un homme* est un texte de témoignage direct puisqu'on n'y relève aucun recul vis-à-vis du traumatisme.

<sup>65</sup> *Le Déluge* figure dans Natalia Ginzburg et Clorinda Gallo, *La Vita. Antologia per la scuola media*, Novara, De Agostini, vol. III, 1981, p. 353-356. Voir *Genèse*, VI-VIII, dans *La Bible. Ancien Testament*, vol. I, Paris, Gallimard (Pléiade), 1959, p. 20-25.

<sup>66</sup> La mer, les lacs, les grandes étendues d'eau effrayaient les Juifs, qui n'avaient pas de vocation maritime. On redoutait les tempêtes, les naufrages, les raz-de-marée. Voir Danièle Fouilloux, *Dictionnaire culturel de la Bible*, Paris, Cerf/Nathan, p. 79-80.

<sup>67</sup> « Quelle frasi sono il nostro latino, il vocabolario dei nostri giorni andati, sono come i geroglifici degli egiziani o degli assiro-babilonesi, la testimonianza di un nucleo vitale che ha cessato di esistere, ma sopravvive nei suoi testi, salvati dalla furia delle acque, dalla corrosione del tempo » (*Lessico familiare*, I, p. 921). Ginzburg se réfère peut-être ici au récit du Déluge assyro-babylonien tel qu'il est conservé dans l'Épopée de Gilgamès.

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

Ce passage riche de significations évoque la survie du noyau familial et de son lexique au travers des vicissitudes désignées par « la fureur des eaux et la corrosion du temps ». La « fureur des eaux » peut alors désigner la persécution subie par la fratrie Levi, à laquelle tous ses membres ont survécu. Cette interprétation est confortée par l'évocation, quatre pages plus loin, de l'habitude qu'avait la mère de réciter le soir une poésie en l'honneur des rescapés d'une inondation :

[...] on récitait surtout, le soir, autour de la table, une poésie que ma mère nous avait apprise, une de celles qu'elle avait entendues dans son enfance, lors d'une fête de bienfaisance en faveur des rescapés d'une inondation dans la plaine du pô.<sup>68</sup>

Il est possible de dégager un parallélisme entre cette survie familiale et la survie collective d'une partie du peuple juif après la Shoah. Les Levi ont survécu, ainsi que leur idiome qui est le principal ciment de leur identité. Ils représentent de manière synecdoctique les Juifs rescapés et leur langue, qui constitue leur fondement commun, l'hébreu<sup>69</sup>.

Ginzburg se situe dans la dialectique opposant refus de dire et impossible oublié<sup>70</sup>. Elle s'inscrit dans le sillage de ceux qui refusent la

<sup>68</sup> « [...] si recitava soprattutto, la sera, intorno alla tavola, una poesia che sapeva mia madre e che ci aveva insegnato, avendola sentita nella sua infanzia, a una recita di beneficenza in favore degli scampati a un'inondazione nella pianura padana » (*ibid.*, p. 925). Le poème d'où est tiré le très long passage dont la mère se souvient montre clairement que l'inondation est ce déluge qui emporte tout et auquel par miracle la famille Levi a échappé. Par ailleurs, cette répétition de l'évocation inscrit cette anecdote dans une dimension rituelle attestant le fait que la mémoire se transmet dans la tradition hébraïque plus activement par le rite que par la chronique. Voir Yosef Hayim Yerushalmi, *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive* [1984], Paris, Gallimard, 2002, p. 31.

<sup>69</sup> En effet, comme le montre Elisabeth de Fontenay (*Actes de naissance. Entretiens avec Stéphane Brou*, Paris, Seuil, 2011, p. 199), le peuple juif n'est pas un peuple allant de soi à cause de sa dispersion immémoriale (beaucoup d'Hébreux ne sont pas revenus de l'exil de Babylone qui a fait suite à la destruction du premier Temple) : « Sa seule permanence, sa seule continuité réside dans l'hébreu qui, malgré le moment hellénistique, n'a jamais cessé non pas d'être parlé mais de servir de véhicule et de ciment à une exigeante piété. »

<sup>70</sup> Il est intéressant de remarquer que Ginzburg a apprécié le *Journal d'Anne Frank*, comme nous l'apprend la préface qu'elle a rédigée (dans Anna Frank, *Diario*, Turin, Einaudi scuola, 1990). Il s'agit d'un texte qui, sans le bref épilogue ajouté au moment de la publication et précisant que les habitants du logement n'ont pas échappé à la persécution, serait parfaitement antitragique. Il est aussi très significatif que Ginzburg, en tant que

représentation de la Shoah, parce la représentation serait toujours en-dessous de la réalité, la seule voie possible étant de maintenir la mémoire en faisant penser à l'impensable. Il s'agit d'évoquer, afin de prolonger chez le lecteur un travail de réflexion sur la Shoah. Par cette démarche, on confère peut-être plus d'importance à la Shoah qu'en cherchant à la représenter, car la représentation est brève et s'efface rapidement. Inadéquate, elle est toujours disproportionnée par rapport à l'ampleur du fait historique. Le génocide ne peut être qu'irreprésentable. Il est signalé au lecteur averti qui est prioritairement celui qui a partagé un même vécu, d'où le titre *Tous nos hiers*. En effet, le souvenir dans la tradition hébraïque nécessite un lien pour exister<sup>71</sup>. Seul le groupe, familial ou générationnel, peut léguer une mémoire nécessairement collective<sup>72</sup>.

Il est par ailleurs fondamental de conclure sur le fait que l'appréhension ginzburgienne de la Shoah relève d'une conception ambivalente du temps, à la fois cyclique et linéaire<sup>73</sup>. Évoquer la Shoah de manière allusive en la réinscrivant dans des archétypes tels que celui du déluge ressortit à une conception anhistorique et cyclique du temps. Toutefois la spécificité de cet événement, unique par son ampleur et ne pouvant être assimilé à aucun autre, induit nécessairement chez Ginzburg une évocation spécifique située dans la chronologie. L'injonction biblique du devoir de mémoire<sup>74</sup> commande de resituer les événements dans un cadre historique précis, comme c'est le cas dans *Tous nos hiers* et dans une moindre mesure dans *Les Mots de la tribu* et *Les Voix du soir*, où la

---

lectrice chez Einaudi, ait refusé la publication de *Si c'est un homme* de Primo Levi, l'approche directe étant pour elle insupportable.

<sup>71</sup> Le souvenir ne peut se partager qu'au sein du groupe. La réserve peut être entendue alors comme la résultante d'une écriture délibérément secrète, spécifiquement hébraïque. Citons un propos de Luca De Angelis au sujet de Svevo : « [...] *reticenza*, una specie di omertà, la quale non era altro che un modo di intendere la segretezza, la ritrosia, la disposizione all'intimità ed altre cose ancora che sono proprie al contegno dell'ebreo e al suo sentire » (Luca De Angelis, *Qualcosa di più intimo, Aspetti della scrittura ebraica del Novecento italiano: da Svevo a Bassani*, Florence, La Giuntina, 2006, p. 117).

<sup>72</sup> Ce qui explique le titre *Lessico familiare*.

<sup>73</sup> Yosef Hayim Yerushalmi (*Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, ouvr. cité) montre qu'il existe une double temporalité dans la conception hébraïque de l'histoire : d'une part, la Bible s'inscrit dans une dimension historique définie et propose un sens de l'histoire, d'autre part, la tradition rabbinique tend à réinscrire les faits historiques dans des paradigmes bibliques déjà advenus.

<sup>74</sup> Voir *Deutéronome*, XXXII, 7, dans *La Bible, Ancien Testament*, ouvr. cité, p. 608 : « Souviens-toi des jours d'antan, repassez les années de génération en génération. »

## L'évocation de la Shoah dans l'œuvre de N. Ginzburg

nécessité de transmettre le souvenir ancre le récit dans une dimension temporelle et chronologique définie. Si Ginzburg n'a pas eu pour intention première de témoigner, elle a cependant laissé une œuvre empreinte d'historicité<sup>75</sup>.

**Vanina PALMIERI-MARCOLINI**

---

<sup>75</sup> Luca De Angelis explique qu'après la Shoah la retenue, servant à cacher l'identité hébraïque, était devenue inutile aux écrivains juifs. Leur identité s'affichait ouvertement car il était urgent de raconter pour témoigner. (Voir Luca De Angelis, *Qualcosa di più intimo, Aspetti della scrittura ebraica del Novecento italiano: da Svevo a Bassani*, ouvr. cité, p. 70). Or, Natalia Ginzburg maintient après la Shoah, contrairement à des auteurs comme Primo Levi et Giorgio Bassani, une retenue qui l'oblige à ne parler du génocide que de manière indirecte et disloquée.